

Justine Lévy
Rendez-vous d'amour entre une fille et sa mère

Monique Grégoire

Numéro 63, printemps 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21219ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Grégoire, M. (1996). Justine Lévy : rendez-vous d'amour entre une fille et sa mère. *Nuit blanche*, (63), 47–49.



Justine Lévy

Rendez-vous d'amour entre une fille et sa mère

Propos recueillis par
Monique Grégoire

Justine Lévy est française, étudiante en philosophie, jeune et belle ; elle vient à peine de fêter ses 21 ans. Tous les journaux de France et du Québec ont parlé d'elle et de son premier roman, sans jamais négliger de dire qu'elle est la fille de Bernard-Henri Lévy, écrivain et philosophe connu.

C'est la vie qui, dans un élan continu, semble dicter les mots pour raconter cette relation difficile, glissant d'un extrême à l'autre, entre une petite fille et sa mère qui, après avoir vécu Mai 68 à Paris, n'a plus jamais voulu rentrer dans le rang. Le père quitte bientôt la jeune femme ; à 7 ans, l'enfant aussi prend ses distances mais elle espérera toujours garder une relation avec sa mère. Est-ce dans l'espoir de combler cette attente qu'à 20 ans elle décide d'en livrer le récit ?

« Pas du tout ! Je cherchais à me rapprocher de mon père. Je voulais l'impressionner, lui démontrer que j'étais capable d'aller au bout des choses. Pour l'épater, j'ai voulu marcher sur son propre terrain qui est la littérature. Sans en parler à qui que ce soit, j'ai décidé d'écrire un roman. On sait qu'un premier roman est très souvent un règlement de compte avec les origines ; on essaie de dénouer les liens qui nous rattachent à nos parents ou à nos tuteurs. Il était impossible pour moi d'écrire un roman sur mon père qui est toujours resté le pôle fixe, facteur d'équilibre dans mon enfance et mon adolescence. Les moments de bonheur que j'ai connus avec lui sont indicibles, voilà. J'ai donc choisi de raconter ma relation avec ma mère. »

« L'illusion du bonheur, c'est toujours le bonheur d'une illusion »

« Cette histoire, je l'avais en moi depuis très longtemps, et j'avais envie de raconter, de fantasmer, de revivre, de refaire à ma manière. Pendant trois mois, je suis allée chaque jour à la Bibliothèque Sainte-Geneviève dans le plus grand secret pour écrire, raturer, couper ; seule avec mes souvenirs ; il y a eu tant de rendez-vous manqués, ou si décevants, mais aussi quelques moments merveilleux que j'ai connus avec elle. »

Le portrait de la mère est très chargé, accablant même ! L'enfant voit « une étrangère »

en celle qui est menteuse, voleuse, ivre, droguée, qui ne compte plus les amantes et les amants, qui fait de la prison, qui surconsomme les médicaments pour partir « en voyage », qui tente de se suicider ; « un anti-modèle absolu », écrit-elle. L'étrangère est le personnage de

roman sur qui l'auteure peut en mettre beaucoup ! Mais il y a l'autre, celle qui revient toujours vers la petite fille, qu'elle aime et qui l'aime. « L'autre, c'est ma mère, dit Justine Lévy en entrevue, sans doute ce que j'ai de plus précieux au monde. » Et l'on devient impatient d'apprendre ce que lui a apporté cette femme extravagante et merveilleuse.

« Ma mère, un personnage d'exception »

« Elle a peut-être tous les vices, mais beaucoup de ses bêtises sont involontaires ; un élan vital la pousse à faire des choses hors-normes. Elle pense qu'on ne peut être heureux sans se brûler les ailes. Plutôt que de rentrer dans le moule, elle se met elle-même au ban de la société, ce qui fait dire aux autres qu'elle a raté sa vie. Je pense que si elle devait tout recommencer, elle ferait encore les mêmes erreurs. Pour elle, mentir est un jeu ; s'abstenir de voler, c'est une règle de morale qui n'est pas la sienne. Enfant, je savais que ma mère était différente de toutes les autres mères, mais je n'ai jamais douté de son amour. C'est un personnage d'exception, merveilleux dans sa folie, dans ses excès et dans ses drames. Malgré tous ses manques, j'en ai un souvenir ébloui ; elle a illuminé ma vie, vraiment. Je serais moins heureuse et moins épanouie si j'avais eu une mère conventionnelle et à principes. Elle m'a donné le goût des jolies choses et elle-même était très très belle. Donnée ce talent, qui m'est devenu si utile, de ne jamais tout à fait m'égarer dans les orages du monde. Transmis une faculté d'éblouissement devant ce qui se passe et le désir d'éblouir. Donnée le goût du danger, du risque, de cette rébellion qui ne l'a jamais quittée. »

« Qui suis-je pour la juger ? C'est quelqu'un de merveilleux qui peut aller au bout des choses, qui par dégoût et par défi peut tout envoyer promener. C'est une force extraordinaire que je lui envie. J'aimerais être capable de ça, mais j'ai tout simplement besoin des autres, besoin d'être entourée, d'avoir des amis, une condition sociale qui me plaise ; elle s'en fiche, elle n'en a pas besoin. Les moments de bonheur sont tellement intenses avec elle qu'ils me semblent irréels, imaginaires. Je ne peux pas en parler, c'est impos-

sible. J'ai déjà pensé que je risquais de renouveler sans arrêt, avec d'autres même, cette relation ratée avec elle. Mais je prends un autre chemin dans mes relations avec les êtres. Je ne crois pas aux liens du sang ; pour moi, il ne s'agit plus de rencontre mère-fille, cela se passe entre des personnes. Des rendez-vous ont lieu, de vrais beaux rendez-vous quand on s'affranchit de ce boulet-là, de cette enfance-là. »

« Le regard des autres »

Tout en écrivant dans le secret, en inventant des mensonges pour se protéger, Justine Lévy sentait peser le regard de ceux qui seraient ses trois premiers lecteurs. Le regard de son père en serait

J u s t i n e

un de censeur ; mais elle ne craignait pas trop sa réaction. Chaque pirouette de sa fille est pour lui un coup de génie ! Elle suivait l'élan de son cœur, se disant que le temps de la censure viendrait plus tard. Dans le regard de sa mère, elle craignait de lire un sentiment de culpabilité... Elle lui a apporté le manuscrit pour lui demander la permission de le faire éditer. Sa mère en a fait sur le champ la lecture, en riant beaucoup, se reconnaissant en partie dans le personnage d'Alice, proposant de corriger des virgules, de changer des adjectifs, encourageant l'édition. « J'avais pensé qu'elle le prendrait peut-être comme une giflette, ou comme un règlement de compte. Pas du tout. Elle était vraiment heureuse parce que, pendant des années, elle avait eu l'impression que j'avais honte d'elle, que j'avais de la rancune, de la rancœur. Elle ressentait un immense soulagement en découvrant qu'il y avait, dans le manuscrit, de la tendresse, de l'amour, que je savais qu'elle m'aimait. Cela nous a terriblement rapprochées. Un jour, elle écrira peut-être sa réponse à mon livre ; cette pensée me remplit d'orgueil. En commençant à écrire, j'ai cru que j'allais tuer la mère ; au contraire, je la fais naître ! Mon troisième lecteur ? Mon ami que je voulais ainsi séduire, mais je savais que son regard me semblerait frivole. »



Justine Lévy

« Les parents de Mai 68 »

Le récit ne contient aucun jugement, aucune généralisation. Restera-t-il unique ou est-il représentatif d'une époque, d'un milieu ? Ses amis ou les gens qu'elle côtoie à l'université n'ont peut-être pas connu une enfance aussi singulière que la sienne, mais tous sont issus de parents qui ont vécu Mai 68. « Par réaction, nous sommes une génération assez sage, sérieuse, individualiste, avec des ambitions et des rêves étiqués. Nos parents ont vécu à notre place cette folie, cette rébellion, cette poussée de rage. Ils ne nous ont pas légué leurs rêves parce qu'ils en sont eux-mêmes revenus. La plupart s'en sont très bien sortis ; ils sont maintenant cadres supérieurs, cadres moyens, ils sont entrés

désir et l'amour naissent parce que les différences existent.

Elle défend aussi le maintien du statut parental. « Les mères qui parlent librement à leur fille de la pilule, de leurs petits copains, de la sexualité, je sais que moi, ça me rendrait très mal à l'aise. Il y a la manière de vous en parler, qui doit laisser l'impression que votre mère, c'est votre mère, il y a un rapport d'autorité ; c'est un modèle un peu au-dessus de vous et non sur un pied d'égalité, sinon on n'a plus de repère. Il y a beaucoup de mères qui veulent être branchées, qui se rajeunissent, elles ont l'air d'avoir l'âge de leurs filles, elles sont tout à fait copines... Je ne crois pas que ce soit très bon pour l'équilibre de la fille, de l'adolescente qui doit se forger une personnalité. La mère doit garder son statut maternel, c'est-à-dire

pouvoir vous brimer, vous aider, vous consoler ; nous avons besoin de vrais parents. D'autres personnes peuvent nous apprendre la vie : des professeurs, des magazines, des copines, des grandes sœurs et grands frères, des grands-parents

même. J'ai eu une mère trop libre, quelque chose m'a manqué. Je sais que si j'ai un enfant, je serai, par réaction, une mère épouvantable, je l'empêcherai de vivre, je le voudrai près de moi, je n'aurai pas envie qu'il s'en aille ! Mais il n'y a pas de mère parfaite. »

« Je veux être heureuse »

« Dans la vie, ce n'est jamais tout noir ou tout blanc. On peut parler du malheur avec une bouteille de champagne, il y a du rire dans les larmes. La vie est légère et insoutenable... Je ne me laisse jamais déborder par le malheur, y compris dans l'écriture, y compris dans la vie. Des projets ? Avant tout, être heureuse ! Oui, être heureuse. C'est un vaste projet, je ne sais pas encore comment je vais m'y prendre, mais je vais m'y acharner, je peux vous le dire ! »

Une rencontre bien sympathique, un livre qu'il faut lire, un regard confiant mais quelque peu songeur aussi devant l'avenir de la génération de Justine Lévy... **NB**

Justine Lévy a publié : *Le rendez-vous*, Plon, Paris, 1995, 177 p.

« L'été dernier, un de nos dimanches 'ensemble', nous avons rendez-vous chez des amis, à Chartres. Maman conduisait. Tout à coup, elle a tourné à droite.

« 'Par là, ça me plaît.

« — Mais tu es folle !

« — J'espère bien !

« Finalement, nous nous sommes retrouvées à Cannes. Nous n'avons jamais revu les amis en question.

« Une fois, une seule, je lui ai demandé de m'expliquer. Comment peut-on vivre en dehors de tout, dans l'illusion la plus parfaite ?

« Tu sais, mon chat, l'illusion du bonheur, c'est toujours le bonheur d'une illusion...' »

Le rendez-vous, p. 12.

« Cette rage qui m'étouffe, parfois. « Maman, je te déteste de t'aimer tant.

« Maman, je souhaite ne plus jamais entendre parler de toi.

« Que n'es-tu juste égoïste, et dure, et désinvolte ! Mais voilà, tu es aussi merveilleuse, délicate, enchanteresse. Ta voix de velours... Tes cheveux flottant sur les épaules... Parfois tu m'emmènes au cinéma. Surprise. Gaïeté. Et comme on s'aime alors ! Voilà le drame. Voilà la tragédie. Voilà pourquoi je souffre et pourquoi c'est sans appel. »

Le rendez-vous, p. 39.

« Et, en même temps, c'est vrai que nous nous sommes aimées. Peut-être avons-nous pensé que cela se faisait, de s'aimer, entre mère et fille. Mais, tout de même, nous y avons cru. Avec douleur, maladresse, inquiétude, douleur encore, mais nous y avons cru. Et moi, et moi, malgré ce qu'on a pu me dire, malgré ce qu'on m'a raconté et que j'ai oublié, malgré nos rendez-vous manqués, malgré ce rendez-vous d'aujourd'hui, semblable, finalement, à tant d'autres rendez-vous où tu n'es pas non plus venue, malgré tout, malgré toi, envers et contre tous, malgré la drogue et la folie, le désespoir et la prison, malgré ton égoïsme, ton épouvantable égoïsme qui est aussi un péché contre toi-même, malgré ta désinvolture, malgré ta nonchalance, maintenant que tout est fini et la page tournée, maintenant qu'il ne m'arrive plus rien de toi, sinon des souvenirs en guise de tendresse et de chaleur, je voudrais que tu saches, maman, que je t'ai infiniment aimée. »

Le rendez-vous, p. 172-173.

L é v y

dans le commerce..., dans la norme, rangés, assagis. D'autres, comme ma mère, sont restés dans le sillage de Mai 68. »

Le mouvement de libération des femmes a sans doute contribué à l'éclatement de la famille, à l'émergence d'un autre type de relations humaines. Justine Lévy pense que, en France, le combat a été rondement mené et bien mené. Les femmes



sont maintenant reconnues à leur juste valeur. Mais elle craint l'abolition des différences, l'uniformisation de la sexualité ; elle ne voudrait pas être d'une génération asexuée. Elle aime la séduction, les femmes fatales, la guerre des sexes. Le